Coulisses

Revue de théâtre

42 | Printemps 2011

Racine : Théâtre et émotion

M Pater familias

Théâtre (inédit)

Gaël Octavia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coulisses/734>

DOI : 10.4000/coulisses.734

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2011

Pagination : 121-131

ISBN : 978-2-84867-316-5

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Gaël Octavia, « *M Pater familias* », *Coulisses* [En ligne], 42 | Printemps 2011, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 29 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/734> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coulisses.734>

Tous droits réservés

Pater familias

Théâtre

GAËL OCTAVIA¹

Personnages

Le père
L'institutrice

Voix off : *Retour. C'est l'histoire d'un homme qui marche dans une rue de la ville. Un homme babillé d'un costume-cravate gris, légèrement débraillé. C'est peut-être un homme qui rentre chez lui après une journée de travail particulièrement pénible. C'est certainement un homme au visage quelconque, mais au pas rapide. C'est un pas qui s'arrête à la porte d'un immeuble. C'est une porte qui s'ouvre. C'est un homme qui rentre chez lui.*

Sur la scène, une table et des chaises. Sur la table, un verre et une bouteille de vin entamée.

Le père, en costume de ville gris, entre sur scène. On entend une voix de petite fille provenant d'une autre pièce.

La petite fille : Papa !

Le père tourne le dos au public. Il reste ainsi quelques secondes, puis se retourne de nouveau, face au public.

Le père (qui parle très doucement) : Un bisou. Elle veut un bisou.

La petite fille : Papa !

1. Gaël Octavia est née en 1977 à Fort-de-France. Scientifique de formation, c'est une touche-à-tout autodidacte. Ses modes d'expression favoris sont l'écriture (poésie, récit, scénario et surtout théâtre), la peinture et la vidéo (réalisation de courtes fictions).

Le père soupire et se passe les mains sur le visage. Il regarde le plafond. Il soupire encore. Puis, brusquement, il enlève sa veste, qu'il jette sur une chaise, et sa chemise dont il s'éponge le visage et le torse.

La petite fille : Papa !

Le père sort de scène. On entend un bruit d'eau coulant dans un lavabo, puis le bruit de quelqu'un qui se brosse les dents.

La petite fille : Papa !

Le père revient sur scène, torse nu, une serviette autour du cou. Il s'arrête face au public quelques instants. Il hésite, regarde autour de lui. Il voit le verre et la bouteille de vin sur la table. Il va jusqu'à la table, s'assied sur une chaise, débouche le vin et le sent. Il ferme les yeux. Puis il se relève, s'essuie le visage et le torse avec la serviette.

Le père : Ma puce ?

Le père sort de scène. On l'entend qui monte un escalier, puis on entend une porte qui s'ouvre et se referme. Quelques secondes plus tard, on l'entend qui descend lentement l'escalier. Il réapparaît sur scène.

Le père : Trop tard. Elle s'est endormie. *(Il va jusqu'à la table et se sert un verre de vin.)* Un bisou. Elle voulait juste un bisou, je suppose. *(Il boit.)* Je l'ai déjà manquée hier soir. J'aurais voulu le lui donner ce soir, son bisou. Je ne sais pas pourquoi je panique comme ça à chaque fois.

Il sort et revient avec un grand plat de charcuterie. Il s'attable et mange.

Le père : Du porc et du silence. C'est incroyable comme manger de la viande froide seul a quelque chose de profondément déprimant. Quand on s'imagine qu'ils sont tous là, derrière ces murs... *(Il s'interrompt pour manger.)* Dans ces moments-là je repense toujours aux repas de mon enfance. Huit à table autour d'une soupière fumante, tous les soirs. Le père, la mère, les six enfants et une lumière telle qu'elle nous traversait. Jamais nous n'aurions fait un repas sans mon père. Nous l'aurions attendu jusqu'au milieu de la nuit s'il avait fallu. *(Il s'interrompt de nouveau pour manger.)* Pour être franc, je préfère ça à une scène. Je préfère savoir ma femme déjà couchée à 20h pour me punir, plutôt que de l'entendre me dire, avec son air de madone conçue sans péché, que la petite a attendu son papa toute la journée. Je préfère que mon fils se dépêche de fermer les yeux quand j'entre dans sa chambre plutôt que de lire dans ces mêmes yeux combien je n'étais pas là. Je préfère manger dans la pénombre, me faire oublier,

comme si j'étais entré ici par effraction. Mais j'aurais quand même aimé faire un bisou à la petite. Ou à la rigueur pouvoir expliquer à ma femme pourquoi je n'ai pas fait son bisou à la petite. C'est cela, j'aurais voulu pouvoir la convaincre que mes raisons personnelles sont solides. *(Il s'interrompt de nouveau pour manger. Il mange goulûment, s'étouffe un peu et se met à tousser.)* Ce n'est pas parce que j'ai la grippe que je n'ai pas embrassé ma fille ce soir. Ce n'est évidemment pas non plus à cause des innombrables virus, bactéries, microbes, maladies qui prospèrent dans les transports en commun. Au fond, peu importe la raison. Ce qui importe, c'est que je voulais sincèrement distribuer la ration de bisous du jour, et rattraper celle d'hier. La petite m'aurait raconté sa journée à l'école et m'aurait demandé de lui raconter la mienne. Et je lui aurais raconté, en ayant soin, bien sûr, d'en omettre une partie.

Il se remet à manger.

Voix off : *Croisement. C'est l'histoire d'un homme qui marche dans une rue de la ville. Son visage n'a rien de significatif. Il porte un costume-cravate élégant quoique commun, gris. C'est l'histoire d'un homme tout aussi bien fondu dans la foule : signe particulier : néant, élégance sans tapage, vêtu de noir. Ce sont deux hommes, habillés de respectabilité, qui se croisent dans une rue de la ville. C'est un costume gris et un costume noir qui se croisent, s'arrêtent, s'agrippent. Ce sont deux corps qui se croisent et c'est un baiser. Ce sont deux hommes qui se croisent et s'embrassent.*

Le père : L'odeur ! Pas la grippe, l'odeur. Quelque chose qui serait resté contre ma volonté. Quelque chose que je refuse de faire entrer dans mon foyer. Mais quelque chose de tenace comme une odeur ou une expression de mon visage. Je ne peux pas me permettre d'aller faire un bisou à la petite si je ne suis pas certain de m'en être débarrassé.

Il finit de manger, débarrasse le couvert, sort de scène, puis revient les mains vides.

Le père : Je voudrais simplement rentrer chez moi en ayant l'air d'être un père qui a passé sa journée à faire son devoir de père.

Il remet sa chemise et sa veste et s'assied de nouveau sur sa chaise. Il semble attendre quelqu'un.

L'institutrice, particulièrement ravissante, entre en scène.

Le père se lève pour lui serrer la main.

L'institutrice (avec un grand sourire) : Enchantée.

Le père : De même.

Elle le fixe un temps.

Le père se rassoit sur sa chaise.

L'institutrice s'assied sur le bord de la table. Elle a des gestes empreints de sensualité.

Le père : Alors ?

L'institutrice : Oh, la petite ? Elle est adorable, vraiment adorable. Et... très intelligente. Elle est nettement en avance sur le reste de la classe en arithmétique, en lecture... Une petite fille vraiment très intelligente.

Le père : Mais ? Ce n'est pas parce qu'elle est la plus intelligente de sa classe que vous m'avez fait venir.

L'institutrice : Non, bien sûr. Quoique... Pourquoi n'annoncer que les mauvaises nouvelles ?

Elle rit.

Le père : Alors ?

L'institutrice : Elle est un peu... délurée.

Le père : Délurée ?

L'institutrice : Délurée. Elle embrasse les garçons.

Le père : Elle embrasse les garçons ? Elle a un petit camarade qu'elle aime bien ?

L'institutrice : Tous les garçons. Elle a embrassé tous les garçons de la classe. Et aussi des garçons des autres classes. Et elle leur a montré sa culotte.

Le père : Ah...

Le père se lève, pensif. Il fait quelques pas avant de revenir face à l'institutrice.

Le père : Et vous trouvez ça préoccupant ?

L'institutrice : Pas vous ?

Le père : Je ne sais pas. Pas dramatique. Excusez-moi mais j'étais inquiet en venant à cette convocation. J'ai dû imaginer quelque chose de vraiment grave.

L'institutrice : De vraiment grave ? Écoutez, il ne faut pas minimiser ce qu'a fait votre fille.

Le père : Oh, ça va, elle a huit ans ! Est-ce qu'on est une allumeuse à huit ans ? Vous ne pensez pas plutôt qu'il s'agit d'un jeu d'enfant, qu'elle n'a pas conscience de ce qu'elle fait ?

L'institutrice : Moi, je constate les faits. Il ne faut pas nier les faits et il faut en déterminer la cause.

Elle le regarde intensément.

Il marche et s'éloigne d'elle.

Le père : Croisement. C'est une petite fille dans une cour de récréation et c'est le père de cette petite fille qui embrasse un homme dans une rue de la ville. C'est une histoire de cour de récréation qui croise une histoire d'adultes. (*Il désigne l'institutrice.*) Elle sait. Elle suppose que si ma petite fille embrasse les garçons, c'est parce que moi-même j'embrasse les garçons. Elle pense que ma petite fille est délurée et perverse parce que je suis débauché et pervers. (*Il revient vers l'institutrice, s'assied sur le bord de la table, à côté d'elle.*) Je suppose qu'à ce stade des opérations, je dois me demander si c'est de ma faute.

L'institutrice : Je n'ai rien insinué de tel.

Le père : Elle sait. Elle me scrute depuis le début, comme un flic. Elle l'a lu sur mon visage. Elle a senti quelque chose. (*À l'institutrice.*) Mais c'est forcément un peu de ma faute, non ? Quoi d'autre, sinon ?

L'institutrice éclate de rire.

L'institutrice : Vous êtes étonnant. (*Elle le regarde intensément quelques secondes.*) Vous savez, j'apprécie beaucoup que vous vous sentiez concerné. Ce n'est pas si courant, chez les pères. La plupart déchargent la responsabilité sur la mère. Les hommes sont si égoïstes.

Le père : Égoïstes...

L'institutrice : Mais pas vous. (*Un temps.*) Quelle que soit la raison du comportement de la petite, je suis là pour vous aider. Je suis à votre entière disposition.

Elle lui prend la main.

Le père : Vous êtes très aimable.

L'institutrice (*qui garde sa main entre les siennes*) : La petite est très précoce. Très mûre et intuitive aussi. J'ai eu une petite conversation avec elle. Elle a laissé entendre que vous aviez des difficultés conjugales.

Le père (*qui ôte sa main*) : Excusez-moi. (*Il se lève et lui tourne le dos.*) C'est un test, la main. Elle me teste, c'est certain. Un vrai flic. (*Il se retourne face à l'institutrice.*) Ne sortons pas du champ qui nous concerne.

L'institutrice : Est-ce que je vous plais ?

Le père se détourne de nouveau de l'institutrice.

Le père : Elle sait ! (*De nouveau face à l'institutrice.*) Énormément. Comme tout le monde, j'imagine. Mais il se trouve que je suis marié. Vous devriez le savoir. Ça doit être mentionné sur la fiche de la petite. Marié, pas divorcé, pas séparé, pas père célibataire.

L'institutrice rit.

L'institutrice : Ce n'est pas la peine de le répéter. J'ai bien lu la fiche et... je me fiche que vous soyez marié.

Le père : Ah... Vous êtes... dure. (*Il marche, s'éloignant de l'institutrice.*) Alors là je ne comprends rien. (*Vers l'institutrice.*) Je veux dire... Les femmes n'ont donc aucune solidarité entre elles. Mon épouse m'aime, vous savez. (*Il se détourne à nouveau et s'éloigne encore plus d'elle.*) Ma femme m'aime. Moins elle me comprend et plus elle m'aime. À croire que l'amour soit précisément ça : la propension à ne pas comprendre et à se laisser fasciner par ce que l'on ne comprend pas. Plus les années passent et plus je pique la curiosité de ma femme. Je suis un cas d'étude. Elle a envie d'entrer dans ma tête, de s'y installer pour fouiner et débuser. Cette quête sans fin me l'attache pour le restant de mes jours. De mon côté, j'essaie de la traiter relativement bien, mais je crains qu'en amour, les

demi-mesures ne valent rien. Elle souffre. Elle a décrété que j'avais des maîtresses et je la laisse croire. Le chagrin la consume, lui brise les os mais il me semble que c'est plus acceptable que la vérité. Elle garde espoir de reprendre le dessus. De redevenir la plus belle, ce qu'elle est déjà, en l'occurrence. (*Il se retourne vers l'institutrice.*) J'ai oublié de vous dire : ma femme est très belle. Encore plus belle que vous.

L'institutrice : Belle mais habituelle. Quotidienne.

Le père : Elle est terriblement sûre d'elle. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

L'institutrice : Vous savez, je l'ai rencontrée plusieurs fois, votre femme. C'est vrai qu'elle est belle. Mais d'un triste ! Insatisfaite. Seule. Rien qu'à voir votre femme, on comprend immédiatement que vous êtes ce genre d'homme.

Le père retourne s'asseoir sur la table.

Le père : Ce genre d'homme ?

L'institutrice : Elle devrait prendre un amant, votre femme. Après tout, elle n'est vraiment pas mal, elle doit plaire.

Le père : C'est tout le mal que je lui souhaite. Ce genre d'homme, vous disiez. Quel genre d'homme ?

L'institutrice : Vous savez bien de quoi je parle.

Il la regarde, interrogateur.

L'institutrice : Arrêtez votre cinéma. Embrassez-moi.

Il hésite, puis l'embrasse longuement. Et puis il s'arrête net.

Le père : Sur ce je vous prie de m'excuser.

Il se lève.

L'institutrice : Non. Vous n'avez pas envie de partir et moi non plus.

Le père fait deux ou trois pas vers l'avant de la scène, puis s'arrête.

L'institutrice : Vous êtes ce genre d'homme. Je le savais. Votre désir de me frustrer est aussi fort que votre désir tout court. Vous êtes vraiment tordu. Revenez !

Le père : Vous savez tout.

L'institutrice : J'ai connu quelques hommes comme vous. Ça ne m'étonne pas que votre gamine soit si perturbée.

Le père : Stop !

L'institutrice : Revenez et assumez ! Revenez ! Vous êtes une sale merde égoïste !

Le père s'avance tout à fait au premier plan de la scène.

La lumière sur l'institutrice diminue au fur et à mesure.

L'institutrice : Au fait, elle a aussi embrassé son frère, votre gamine !

L'institutrice est totalement dans la pénombre. Elle disparaît complètement.

L'institutrice : Revenez ! Vous êtes vraiment le roi des salauds !

Le père, désormais seul en scène, reste un moment immobile au premier plan.

Le père : Vous y croyez, vous ?

La lumière revient progressivement en arrière plan. L'institutrice est sortie de scène.

Le père se retourne comme pour vérifier qu'elle n'est plus là.

Le père : Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours eu des relations compliquées avec les femmes. Ça a commencé par ma mère. Pourtant, avec six garçons, elle avait le choix. Il a fallu qu'elle se focalise sur moi. Moi qui n'étais ni l'aîné, ni le benjamin. Moi le quatrième... Je n'ai jamais compris. Ensuite il y a eu ma femme. *(Un temps.)* J'aimais ma femme. Je crois. Disons que je croyais aimer les femmes et qu'elle était la plus aimable de toutes. Nous nous sommes mariés. Nous avons eu les enfants. Nous avons eu un fils, d'abord. J'ai compris... à mon sujet, au sujet des hommes... J'ai compris le soir de la naissance de mon fils. Je sortais du travail. Je courais à la maternité. J'allais être papa. Et puis il y a eu cette histoire. Ce croisement. Ce baiser entre hommes échangé dans une rue.

Un accident. Une catastrophe qui m'a emporté loin de ma femme et de mes enfants. J'ai vu naître mon fils alors que j'avais la tête ailleurs, les sens accaparés par un homme, le corps rongé de désir pour un homme. On m'a mis mon fils dans les bras. Mon fils tellement rêvé, tellement attendu... Et j'aurais voulu le poser là, sur le sein de sa mère, pour retrouver mon amant. Mon fils... Je ne me souviens même pas de sa venue au monde, en vérité. Je n'ai rien vu de sa petite tête sortie la première, de son petit corps rouge, tout petit mais prodigieusement vivant. J'avais en tête un autre corps. Je ne me souviens pas de son premier cri. J'ai la mémoire saturée d'autres cris, de râles, de souffles. Ma mémoire conserve ces cris clandestins et leur laisse toute la place, parce qu'en dehors de ma tête, ces cris n'existent pas, officiellement. Je l'ai revu, ce type, dès le lendemain. Et je lui ai démoli la gueule, parce qu'il m'avait volé la naissance de mon fils.

Il sort de scène et revient avec un petit magnétophone.

Le père : Évidemment il y a eu d'autres croisements. Toujours des accidents. Toujours tandis que j'essayais désespérément de rentrer à la maison. J'enregistre les enfants, maintenant. Parfois à leur insu. J'enregistre leurs voix parce que je suis naturellement sensible aux sons plutôt qu'aux images, et parce que ma mémoire me punit en m'ôtant le souvenir de la voix de mes enfants. Les mots de mes enfants. Les rires de mes enfants. Privilège des bons pères.

Il allume le magnétophone. On entend des rires d'enfants. Le père regarde amoureusement le magnétophone et rit aussi. Au milieu des rires, on entend une voix de femme.

La voix de la mère : Vous en faites un souk, mes amours !

Le père éteint le magnétophone.

Le père : Ma femme... (*Un temps.*) J'aurais voulu que nous soyons amis. J'aurais dû la quitter dès que j'ai compris, dès le premier croisement. (*Un temps.*) Le jour de la naissance de mon fils. Mais est-ce que ça aurait pu être pire, au fond ? J'ignore si ma femme aurait bien voulu devenir ma meilleure amie. J'ignore également si elle aurait été capable de m'enlever mon fils. Je suppose qu'à l'époque, j'ai imaginé le pire. (*Un temps...*) J'ai essayé de lui revenir, de revenir à notre vie. Il me semblait avoir été heureux avant le premier croisement. C'est une époque que j'ai complètement oubliée, bien que ma femme la ressasse énormément, mais j'ai la certitude que c'était une époque heureuse. Un an après que tout a basculé, quelques temps avant la naissance de ma fille, j'ai fait un break. Comme un fumeur, mais sans substitut à mâcher ou à me coller sur le corps. J'ai quitté un homme que j'aimais, par amour pour ma fille à

naître. Je ne voulais pas manquer ma fille, sa petite tête chauve et son cri animal.

Il rallume le magnétophone. On entend un pleur de bébé.

Le père : J'étais exécrable comme un fumeur en cours de sevrage. Après des semaines d'abstinence, j'étais encore plus obsédé par les corps interdits, les souffles clandestins. (*Il soupire. Un temps.*) Je me souviens encore moins de la naissance de ma fille que de celle de mon fils. Alors qu'on la sortait du ventre de sa mère, je revoyais le visage du premier homme que j'avais aimé. J'entendais les sanglots de mon amant, et les miens, mêlés. Les sanglots du jour où je l'avais quitté. J'étais plus loin que jamais de la chambre d'hôpital, totalement en dehors de mon corps. Je n'ai pas voulu prendre ma fille dans mes bras, alors que la sage-femme me la tendait, de peur de lui faire mal, de peur de la laisser glisser ou de la mordre. J'étais à la fois un spectre épuisé et un Minotaure incontrôlable. Dès le lendemain, j'ai fait un tour en ville à la recherche de cet homme, mon premier amour véritable. Je ne l'ai pas retrouvé, mais la vie a recommencé.

Il appuie de nouveau sur le bouton du magnétophone. On entend une voix de petit garçon.

Le petit garçon : Papa, je suis tellement content ! Tellement content !

Le père : Mes enfants ne sont pas malheureux. Nous arrivons à nous retrouver, quelles que soient la durée et l'intensité de mes absences. Ils croient que je pars en voyage. Moi-même je me sens en voyage. Je songe souvent à cet autre voyageur qui mit tant d'années à retrouver Ithaque. Il n'avait pas plus que moi choisi son errance, mais, à son retour, personne ne l'a reconnu, pas même son fils. Mon fils a fermé les yeux quand je suis rentré dans la chambre, ce soir. Est-ce qu'un jour mon fils ne me reconnaîtra plus ? Un jour où il se sentira un homme et voudra défendre sa mère.

Il appuie encore une fois sur le bouton du magnétophone. On entend la voix de la petite fille.

La petite fille : Papa !

Le père : Ma fille... Ulysse n'avait pas de fille... (*Il rit.*) Tenez, la seule personne de sexe féminin avec qui j'entretiens de bons rapports est ma fille. Ma petite fille chérie. Elle est tellement belle, tellement intelligente, tellement ... Vous ne pensez quand même pas que ma petite fille montre sa culotte aux garçons ! Moi je crois plutôt que c'est une projection de l'autre folle. Ma fille, ma princesse... (*Il retourne s'asseoir à table.*) J'aurais tellement voulu l'embrasser

ce soir, ma princesse. J'aurais voulu qu'on dîne tous ensemble. J'aurais voulu rentrer assez tôt pour dîner quelque chose de chaud, dîner en famille, et en pleine lumière, dans le chahut de mes enfants. J'aurais voulu que nous soyons une jolie famille normale. Ou même une famille de ploucs qui lapent en canon un bouillon fadasse. Une famille normale avec un père normal, qui peut-être aurait couché avec l'institutrice nymphomane ce soir, mais qui aurait tout oublié en passant le seuil de la maison. J'aurais voulu...

Il éclate en sanglots.

Voix off : *Croisement. C'est l'histoire d'un homme qui marche dans une rue de la ville. C'est l'histoire d'un homme qui croise un autre homme dans une rue de la ville. Ce sont deux hommes qui se croisent et ne s'arrêtent pas.*

Le père : Je n'en peux plus ! Ce costume de patriarche hétérosexuel est de plus en plus étroit. Mais je ne sais plus comment on l'enlève, ni ce qu'il y a en dessous. Quelle serait cette vie clandestine, cette vie que je dis être vraie, sans la fausse, l'officielle, pour lui offrir un rythme et un cadre ? Je n'en peux plus du mensonge mais je ne sais plus où il se situe exactement. Un jour, ça va craquer tout seul. Je sens déjà mon visage qui se fissure, mon odeur qui me trahit. Un jour, les enfants s'apercevront de ce qu'il y a en dessous. Ils choisiront à ma place. Peut-être qu'ils me diront qu'ils m'aiment et me prendront dans leurs bras. Peut-être pas. Il ne me restera rien, au final. Sauf ...

Il appuie sur le magnétophone. On entend la petite fille.

La petite fille : Papa !

Noir.